

SECTION V.

LES PREMIERS HOMMES.

CHÂPITRE I^{er}.UNITÉ DU RÉCIT DE LA CRÉATION ET SOLUTION DES OBJECTIONS
PHILOLOGIQUES ALLÉGUÉES CONTRE CE RÉCIT.

Le récit de la création, Genèse, I-III, est double, d'après les rationalistes¹. Un premier récit, Gen., I-II, 4^a, est de l'écrivain élohiste qui a rédigé le « Code sacerdotal; » le second, II, 4^b-III, 24, est l'œuvre du jéhoviste. 1° Dans le premier, nous rencontrons en effet exclusivement le nom d'Élohim, et dans le second presque exclusivement le nom Jéhovah-Élohim. — 2° L'élohiste se sert du mot *bârâ'* pour exprimer l'acte créateur et des mots *ḥayat ḥâ-aréṣ* (bête de la terre) pour désigner les animaux sauvages, tandis que le jéhoviste se sert exclusivement de *'âśdh* ou *yâṣar* (faire, former)

¹ Voir Hölemann, *Die Einheit der beiden Schöpfungsberichte*, Leipzig, 1862.

et de *hayat has-sadéh* (bête des champs). — 3° Il existe des contradictions entre les deux récits. — *a*) La création des animaux est placée II, 19, après la création de l'homme, et au ch. 1^{er} l'homme est présenté comme la dernière création de Dieu. — *b*) La terre est encore nue, II, 5 et suivants, quoique l'homme soit déjà créé; au contraire, dans le ch. 1^{er}, la flore est créée longtemps avant l'homme.

Partout où les deux récits touchent aux mêmes faits, ils les exposent d'une manière différente. [D'après le ch. II]... la terre était d'abord sans plantes, parce qu'elle était dépourvue d'humidité; au chapitre 1^{er}, elle était au contraire submergée sous l'océan universel. Ici elle est arrosée et fécondée par une pluie produite par un brouillard montant, là l'eau pluviale était emmagasinée au-dessus de la voûte. Ici la femme est créée après l'homme, là les deux sexes étaient créés simultanément comme c'était le cas pour tous les êtres vivants. Ici chaque sexe est créé d'une autre manière, l'homme de la terre, la femme d'une partie de l'homme; là tous les deux, comme toutes les créatures, reçoivent l'existence par la seule et simple volonté de Dieu. Ici les animaux sont créés après l'homme, mais avant la femme, tandis que là l'homme et la femme sont les dernières créatures, parce qu'ils sont les plus parfaits et destinés à exercer le pouvoir sur toutes les autres... Ajoutez à tout cela que la personne du créateur est constamment désignée ici par un autre nom que dans le premier récit¹.

Au sujet des contradictions que la critique négative

¹ E. Reuss, *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 287-288.

prétend relever ici et en plusieurs autres endroits du Pentateuque, pour en conclure qu'il est l'œuvre de plusieurs auteurs, il ne sera pas hors de propos, avant d'entrer dans une discussion de détails, de faire une observation générale préliminaire : c'est que des contradictions ne sont pas une preuve suffisante de la pluralité d'auteurs. Nous n'admettons pas des contradictions réelles dans les récits sacrés, mais y en aurait-il effectivement, rien ne démontrerait qu'elles ne sont pas l'œuvre d'une même plume. C'est ce qu'il est aisé de prouver par un exemple. Personne ne conteste que l'*Œdipe* de Voltaire ne soit tout entier de lui. Cependant, si on lui appliquait les principes que les rationalistes appliquent aux Livres Saints, cette tragédie aurait été composée au moins par deux poètes différents. Nous n'insistons pas sur le fait que la critique littéraire y reconnaît « deux » drames juxtaposés¹, « dont l'un roule sur Philoctète » et dans lequel le héros « pousse la grandeur d'âme jusqu'à la fanfaronnade » « l'autre sur

¹ « La tragédie d'*Œdipe*... telle que nous l'avons, forme deux pièces très distinctes : la première roule sur l'accusation intentée contre Philoctète et sur ses ennuyeuses amours avec Jocaste; la seconde, sur le développement de la destinée d'*Œdipe*, accusé par le grand-prêtre d'être le meurtrier de Laïus. Ces deux pièces sont tellement séparées, que l'une commence où l'autre finit, c'est-à-dire à la quatrième scène du troisième acte; et dans les deux derniers, il n'est pas plus question de Philoctète que s'il n'eût jamais existé, Il ne s'agirait donc, en supprimant toute cette première pièce, que d'en réserver la dernière scène du premier acte, la seule qui appartienne au sujet... Il ne faudrait pas plus de vingt vers nouveaux pour cette réunion, et nous aurions dans *Œdipe*, au lieu d'un drame très irrégulier, une pièce à peu près irréprochable. » La Harpe, *Lycée*, édit. de Dijon, 1821, t. x, p. 9-10.

OEdipe, où le ton du personnage est mesuré et digne¹; » nous signalerons seulement deux contradictions flagrantes. A la première scène du premier acte, Philoctète apprend avec surprise la mort de Laïus, roi de Thèbes.

. . . Qu'entends-je? quoi! Laïus...
 — Seigneur, depuis quatre ans, ce héros ne vit plus.
 — Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille?...
 Il ne vit plus!... Quel sort a terminé sa vie?
 — Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie,
 Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
 A peine vous quittiez le sein de vos États,
 A peine vous preniez le chemin de l'Asie,
 Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie,
 Ravit à ses sujets ce prince infortuné.
 — Quoi! Dimas, votre maître est mort assassiné?²

¹ Les expressions entre guillemets sont de Voltaire lui-même qui a reconnu plus tard les défauts de son œuvre et constaté qu'il avait fait « deux tragédies en une. » — Voir La Harpe, *Lycée*, t. x, p. 14. — Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien les rationalistes se croiraient sûrs d'avoir découvert deux auteurs, si un pareil phénomène se présentait dans un écrit biblique. En appliquant ici leur méthode, en dehors des témoignages historiques, on constaterait aisément qu'un écrivain postérieur, trouvant que la pièce véritable d'OEdipe (qui ne commençait qu'à la quatrième scène du troisième acte actuel, sauf la dernière scène du premier acte laquelle a été conservée), était trop courte, l'a allongée et a voulu lui donner les cinq actes réglementaires en imaginant qu'autrefois Philoctète et Jocaste avaient voulu se marier ensemble. Ce qui prouverait cette dualité d'auteur, ce serait le lien tout à fait artificiel qui unit les deux pièces, la différence de style, le second auteur ayant un langage fanfaron que n'avait pas le premier, et aussi la manière différente de penser, le second rédacteur parlant de la religion avec un mépris qui était inconnu au premier.

² Voltaire, *Œuvres*, t. 1, p. 79-80.

Ainsi l'ignorance est complète : Philoctète ignorait et la mort du roi et le genre de sa mort. Cependant au commencement du second acte, un Thébain dit à la reine Jocaste, en parlant de ce même Philoctète :

Il partit; et depuis, sa destinée errante
 Ramena sur ces bords sa fortune flottante.
 Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux,
 Que le ciel a marqués d'un parricide affreux¹.

Si Philoctète était dans Thèbes lorsque le roi Laïus fut tué, il ne pouvait pas ignorer sa mort à son retour dans cette ville.

Au troisième acte, à la quatrième et à la cinquième scènes, dans ce même rôle de Philoctète, nous rencontrons une contradiction nouvelle qui est d'autant plus digne de remarque qu'elle se produit seulement à quelques vers d'intervalle et est placée dans la bouche du même personnage. Philoctète, quand OEdipe est accusé par le grand-prêtre de Thèbes du meurtre de Laïus, dit au roi :

Contre vos ennemis je vous offre mon bras;
 Entre un pontife et vous je ne balance pas².

Mais une cinquantaine de vers plus loin, il lui tient un tout autre langage :

¹ Voltaire, *Œuvres*, t. 1, p. 83.

² Voltaire, *Œuvres*, t. 1, p. 89.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
 Philoctète avec vous combattrait sous vos lois.
 Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable,
 Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable¹.

Il refuse donc maintenant de donner le secours qu'il offrait tout à l'heure et il juge qu'un pontife est plus redoutable qu'un roi, après avoir déclaré d'abord qu'il ne balançait pas entre l'un et l'autre. Or, malgré ces contradictions, tous ces vers sont très authentiquement de Voltaire. On pourrait relever des passages analogues dans un grand nombre de littérateurs et d'historiens dont les écrits ne sont nullement interpolés. Il est donc certain que des contradictions réelles, à plus forte raison des contradictions seulement apparentes, ne fournissent pas une preuve suffisante de la diversité d'auteurs; le principe sur lequel s'appuient les rationalistes pour soutenir que le Pentateuque est l'œuvre de plusieurs rédacteurs successifs est donc très contestable; on ne peut s'en servir d'une manière générale et sans exception.

D'ailleurs, il ne s'applique pas ici, car les contradictions qu'ils prétendent relever entre le chapitre 1^{er} et le chapitre 11 de la Genèse n'existent point. En effet, le chapitre 11 expose en détail la création de l'homme, qui n'avait été d'abord indiquée que sommairement, dans le prologue du livre, d'après le plan constamment suivi par Moïse². Ce n'est pas un second récit du même fait,

¹ Voltaire, *Oeuvres*, t. 1, p. 89.

² Voir ce que nous avons dit, t. III, p. 29 et suiv.

par un auteur différent, mais l'exposition détaillée de l'histoire du premier homme et de la première femme, nécessaire pour l'intelligence de la suite de la Genèse. La preuve en est que le second chapitre ne nous raconte nullement la création générale; nous n'y lisons pas un seul mot de la production de la lumière, du firmament, des astres, de la terre ferme, de la mer, des poissons, des reptiles, ce qui est dit des plantes et des animaux a seulement pour but de faire comprendre ce qui va suivre sur la formation de la femme et sur l'histoire de nos premiers parents.

Il est vrai que Moïse, dans le second chapitre, appelle Dieu Jéhovah-Élohim, tandis qu'il est appelé Élohim tout court dans le premier chapitre, mais nous avons vu que la jonction de ces deux noms divins avait pour but de démontrer de prime abord que le vrai Dieu pouvait être nommé soit Jéhovah soit Élohim¹.

On prétend établir que l'auteur du second chapitre n'est pas le même que celui du premier, parce que l'élohiste se sert, dit-on, du mot *bârâ'* pour exprimer l'acte créateur, tandis que le jéhoviste se sert exclusivement de *'âsâh* et de *yâsar*. — En faisant cette objection, on oublie de remarquer que l'élohiste se sert aussi du mot *'âsâh* et que si le jéhoviste n'emploie pas le mot *bârâ'*, c'est parce qu'il n'a pas à parler d'une création proprement dite².

Quant aux contradictions qu'on assure exister entre

¹ Voir t. III, p. 142.

² Voir t. III, p. 236-238.

les deux récits¹ elles sont imaginaires. Le second récit ne dit point que les animaux ont été créés après l'homme, il dit seulement que l'homme après sa création a donné un nom aux animaux. En traduisant mot à mot la phrase hébraïque, sans tenir compte du contexte, nous pouvons avoir, il est vrai, ce qui suit : « Et Jéhovah-Élohim forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel et il les conduisit à Adam afin qu'il vît comment il les nommerait². » C'est là le mot à mot matériel, pour ainsi dire, mais ce mot à mot est un contre-sens, parce qu'en rendant ainsi l'original, verbe par verbe et temps par temps, il fausse la signification du texte. En effet en hébreu « il forma, » *vayyiser*, ne signifie pas seulement comme en français « il forma » (au passé défini) les animaux, après avoir fait ce que racontent les versets précédents, mais il signifie aussi « il avait formé » (au plus-que-parfait) les animaux avant de créer l'homme. La langue hébraïque n'a pas notre richesse de temps et de modes, et elle exprime d'une même façon ce que nous exprimons par deux temps différents. Or les critiques rationalistes abusent de la double valeur du temps hébreu pour choisir celle qui met l'auteur du Pentateuque en contradiction avec lui-même, mais leur traduction ne peut être justifiée. On n'a pas le droit de supposer qu'un écrivain, fût-il un compilateur, se contredit si grossièrement à quelques

¹ Vaihinger, dans Herzog's *Real-Encyklopädie*, t. XI, p. 331; Bleek-Camphausen, *Einleitung in das A. T.*, p. 245.

² Gen., II, 19.

lignes de distance, quand sa phrase est susceptible d'une interprétation qui s'accorde parfaitement avec ce qui précède. Or, c'est ici le cas. Aucun hébraïsant, même rationaliste, n'osera nier qu'on ne puisse traduire le temps que nous avons ici en hébreu par le plus-que-parfait¹; les preuves de cet usage sont certaines² et tous les grammairiens sont d'accord là-dessus³. En disant donc : « Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs, etc., » toute contradiction disparaît. C'est ainsi qu'ont traduit avec raison la Vulgate, la vieille traduction française protestante d'Osterwald, etc.

Le chapitre II ne nous enseigne pas non plus que l'homme avait été créé avant la flore. Toutes les contradictions que croit découvrir M. Reuss sont imaginaires. L'auteur ne nous dit pas ici que la terre n'ait pas été « submergée sous l'océan universel, » et il ne nous a pas dit plus haut qu'elle avait produit des plantes pendant sa submersion, pas plus qu'il n'avait nié d'abord que la pluie eût servi à féconder la terre. Pour se rendre compte de l'enchaînement et de la suite logique des idées, il suffit de traduire exactement le texte

¹ Ils l'avouent formellement, mais ils prétendent qu'on doit traduire ici par le passé défini. Voir A. Dillmann, *Die Genesis*, p. 76.

² Voir H. Kurtz, *Die Einheit der Genesis*, 1846, p. 7-13; Keil, *Pentateuch* (trad. angl.), t. I, p. 87. Les exemples cités par ces deux auteurs sont concluants. Dillmann, *loc. cit.*, reconnaît qu'on doit traduire le verbe par le plus-que-parfait dans Gen., II, 9; XXIV, 30; XLII, 22, etc.

³ H. Ewald, *Lehrbuch der hebr. Sprache*, 7^e édit., 1863, § 342, p. 826.

original. Comme le Paradis terrestre et l'arbre de la science du bien et du mal vont jouer un grand rôle dans l'histoire de nos premiers pères, Moïse, en commençant sa nouvelle subdivision, reprend son récit au moment où le règne végétal n'avait pas encore paru sur la terre. Il y eut un temps, tel est le sens de ses paroles, où le sol n'était encore couvert d'aucune végétation, « parce que Jéhovah-Élohim n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre et parce que l'homme n'était pas encore là pour la cultiver¹. » La production et le développement de la flore dépendaient donc de deux conditions qui n'étaient pas primitivement réalisées : la pluie et la culture par une main humaine. Ces deux conditions se réalisèrent plus tard. D'abord « des nuages s'élevèrent de la terre et arrosèrent toute sa surface². » Ensuite « Jéhovah-Élohim forma l'homme de la poussière de la terre³. » La terre était ornée de sa verte parure avant la création d'Adam, mais Adam, étant destiné à la cultiver, achève sous ce rapport l'œuvre de Dieu, qui avait voulu d'ailleurs préparer à l'avance, pour sa créature raisonnable, les ombrages destinés à la garantir

¹ Gen., II, 5. Il faut traduire טָרַח, *térem*, dans le sens de *non-dum, pas encore*, comme Exode, IX, 30, etc. Cornelius a Lapide, in *Gen.*, II, 5, éd. Vivès, t. I, p. 78; Gesenius, *Thesaurus*, p. 556. La Vulgate, où nous lisons *avant que*, a traduit comme si le texte portait *betérem*. Voir J. Lamy, *Comm. in lib. Geneseso*, 1883, t. I, p. 177.

² Gen., II, 6. Le mot טָל, *'éd*, que la Vulgate a traduit par *source*, signifie certainement *vapeur, nuages*. Cf. Théodoret de Cyr, *Quæst. xxxii in Gen.*, t. LXXX, col. 120; Cornelius a Lapide, in *Gen.*, II, 6, t. I, p. 78; S. Éphrem, *Opera syriaca*, t. I, p. 21-22.

³ Gen., II, 7.

contre les ardeurs du soleil, le Paradis qui devait lui servir de demeure. La suite complète le récit en nous disant que « Jéhovah-Élohim avait planté un jardin à Éden du côté de l'Orient et qu'il y avait placé l'homme qu'il avait formé¹. » Tout s'enchaîne ainsi d'une manière logique et rigoureuse, et le second chapitre de la Genèse, au lieu de contredire le premier, le présuppose au contraire, puisqu'il n'en est que le développement en ce qui concerne l'histoire de l'homme².

¹ Gen., II, 8.

² « Es ist in der Erzählung der strengste logische und zugleich geschichtliche Fortschritt, etc. » F. Delitzsch, *Die Genesis*, 1853, p. 131.